

il n'est pas corrigé, & continue à publier sa doctrine, le Législateur n'a plus d'indulgence, Platon le condamne impitoyablement à mort, & ordonne que son cadavre, porté hors des terres de la République, soit jetté à la voirie. Cette sévérité me paroît outrée. Et malgré mon respect pour le disciple de Socrate, je croirois sa Loi plus sage, si elle se contentoit d'enfermer un coupable incorrigible dans une prison perpétuelle.

CHAPITRE III.

De la nécessité d'un culte public. Que le Législateur doit le faire respecter, & empêcher que la Religion ne dégénère en fanatisme & en superstition.

EN m'apprenant qu'il y a un Dieu, qu'il est mon juge & le dispensateur de tous les biens dont je jouis; ma raison m'apprend, continua notre Philosophe, que je dois le respecter, l'aimer, le craindre & lui offrir le tribut de ma reconnoissance; & c'est

de ces sentimens réunis qu'est né chez tous les peuples le culte religieux qu'ils rendent à la Divinité. Dans leur bonheur ou dans leur malheur, ils se sont rassemblés comme par instinct pour honorer Dieu par leur joie, ou pour implorer son secours par des prières & des sacrifices. Dire que ce culte doit être abandonné au zèle & à l'imagination des citoyens, & qu'il est inutile d'élever des temples & des autels, d'instituer des cérémonies, & d'avoir des prêtres pour y présider; c'est une opinion aussi ridicule que dangereuse. Il suffit que les hommes aient un devoir à remplir, pour que le Législateur soit obligé de le soumettre à des règles certaines. Je me croirois digne d'un châtement sévère, si j'osois décriser un culte utile à mes concitoyens, ou si j'entreprendois de le détruire, je mériterois.....

Je vous entends, dit Milord en interrompant notre Philosophe avec vivacité, mais ne pensez pas qu'après vous avoir abandonné sans regret les Athées, pour en faire tout ce que vous voudrez, je vous permette de condamner les Déistes à la prison. Quel

est, je vous prie, leur crime? Des philosophes, qui reconnoissent dans l'Être suprême les mêmes attributs que vous, qui croient que la Providence gouverne l'univers, & que des récompenses ou des châtimens nous sont destinés dans une seconde vie, qui ordonnent en un mot d'obéir à Dieu en obéissant fidèlement à la raison qu'il nous a donnée pour nous servir de guide; quelles alarmes de pareils philosophes peuvent-ils donner à la République? Quelque grand que soit Dieu, j'ai l'orgueil de croire, pardonnez-moi ces expressions, que l'hommage de respect, d'amour & de reconnoissance que lui rendent des êtres raisonnables dans le fond de leur cœur, peut ne lui être pas désagréable. Mais pourrois-je penser qu'il attend de nous ces vaines cérémonies qui ne sont propres qu'à étouffer le véritable esprit de la religion, & qui sont inutiles à la société.

Je conviens avec vous, répartit notre Philosophe, qu'une religion toute métaphysique, en dégageant notre ame de nos sens pour l'élever jusqu'à Dieu, paroîtroit plus sublime,

& me répondroit de la probité du citoyen qui la pratiqueroit. Mais permettez-moi de vous demander si elle sera plus conforme à la nature des hommes. Nous ne sommes pas des Anges. Si notre ame exerce un grand pouvoir sur notre corps, il est également certain que notre corps exerce à son tour un grand pouvoir sur notre ame; & c'est parce que leur action est réciproque, que je veux une religion qui, en nous élevant à des idées spirituelles, tienne cependant à un culte & à des cérémonies corporelles qui unissent les citoyens entr'eux par des actions sensibles, & les disposent à n'avoir qu'un même esprit, & à remplir leurs devoirs mutuels. Vous attendez, Milord, de grandes choses de la religion raffinée des Déistes, elle produira peut-être quelques sages; mais ce que je fais à n'en pouvoir douter, c'est que si vous négligez de rappeler la multitude par un culte public, périodique & uniforme à la pensée d'un Dieu juste, bienfaisant, qui gouverne le monde, & lit dans le fond de notre cœur; vous verrez en quelque sorte tout sentiment de

religion s'anéantir peu-à-peu, ou se défigurer de la manière la plus étrange.

Quand les sociétés, en se formant; auroient suivi avec la plus grande exactitude, les intentions de la nature; quand elles auroient continué à se conformer à l'ordre dont je vous ai d'abord parlé, je doute qu'elles n'eussent pas eu besoin d'un culte public & régulier pour perpétuer leur bonheur. Mais nous, Milord, nous accablés sous le poids des affaires que nous avons eu la sottise de nous faire; nous enivrés de nos plaisirs & de nos voluptés; nous gouvernés ou plutôt tyrannisés par des passions aussi injustes & aussi violentes que notre avarice & notre ambition; tandis que la terre est couverte d'une multitude innombrable d'hommes condamnés à gagner à la sueur de leur front le pain qui les nourrit; sommes-nous faits pour porter métaphysiquement nos regards vers le ciel? Pouvons-nous nous passer d'une religion qui, à des heures marquées & à des jours solennels, nous rappelle dans des temples pour rafraîchir dans notre mémoire la crainte de

Dieu & l'amour de nos devoirs? Il ne faut point se faire illusion, voyons les hommes tels qu'ils sont. Tandis que le culte public & les exercices journaliers de la religion ont si peu de pouvoir sur notre ame toujours distraite, comment peut-on espérer que votre Déisme sera un frein capable d'arrêter les citoyens d'une République où tous les vices sont encouragés? il en est de la religion comme des Loix civiles. Croyez-vous qu'il suffise de les publier pour qu'on y obéisse? N'avons-nous pas besoin que des Tribunaux nous avertissent continuellement qu'elles sont en vigueur? & comme les Loix seroient inutiles sans les Magistrats, la religion, loin de conserver son pouvoir, deviendrait une source de discorde, de haine & d'erreur, sans un culte autorisé, & sans des prêtres qui en regleroient l'ordre & les cérémonies.

C'est d'après ces considérations que si je conviens avec vous que la religion doit élever notre ame à des pensées sublimes & spirituelles, il faut que vous conveniez avec moi que pour être utile aux hommes, elle

doit être accompagnée d'un culte sensible & public. Si vous n'admettez qu'une de ces deux vérités, vous tomberez, je crois, dans l'erreur; & c'est en les regardant toutes deux comme la règle des Loix qui intéressent la religion, que le Législateur ne s'égarrera jamais.

Voulez-vous vous en rapporter à un grand homme qui a gouverné sa Patrie dans les tems les plus difficiles, qu'on ne peut certainement pas accuser de superstition, & qui a étudié en philosophe les réglemens les plus propres à faire fleurir une République? Je pense, dit-il, qu'il doit y avoir des temples dans les villes; & je ne puis adopter l'opinion des Mages de Perse qui persuadèrent à Xercès de brûler les temples des Grecs, parce qu'ils renfermoient entre des murailles les Dieux à qui tout doit être ouvert; & dont l'univers entier est le temple & la demeure. Les Grecs & nos pères, ajoute Cicéron, ont pensé plus sensément. Pour affermir la piété que nous devons aux Dieux, ils ont voulu en quelque sorte les faire habiter parmi nous; & cette doctrine est avan-

tageuse à la société, puisque, selon la remarque de Pythagore, la piété & la religion ne font jamais tant d'impression sur l'esprit, que lorsque nous sommes occupés du culte des Dieux. C'est pour cela que Talès, le plus célèbre des sept Sages de la Grèce, a dit que nous devons être persuadés que tout est plein de Dieux; car ne les perdant point de vue, nous tâcherons de nous rendre plus dignes de leur protection.

Si je ne puis m'empêcher d'approuver le sentiment de tous ces Sages, ne dois-je pas croire que c'est se rendre coupable que de détruire ou d'ébranler seulement dans les citoyens les motifs qui les portent à respecter le culte religieux qu'ils rendent à la Divinité? Pourquoi fait-on consister aujourd'hui toute la philosophie à mépriser & haïr toutes les religions? Pourquoi déclame-t-on continuellement contre les cérémonies & les rites dont les hommes sont convenus pour marquer leur respect & leur reconnaissance à l'Être suprême? Il entre, sans doute, beaucoup d'ignorance dans cette conduite; car la

plupart de nos philosophes ne font guères que des espèces de beaux esprits qui ne se donnent point la peine de lier ensemble quelques idées. Ils ne prévoient pas que le mépris des cérémonies doit conduire à l'oubli de Dieu. Plus ils se plaignent amèrement des préjugés religieux qui gouvernent le monde; plus ils devroient penser que les hommes, naturellement portés à la superstition, ont besoin qu'un culte fixe & certain les préserve de toutes les folies où leur imagination, leur ignorance, leur crainte, leur espérance & leur fanatisme les porteroient, puisque la doctrine de ces prétendus philosophes produit un grand mal, Platon avoit raison de les proscrire; & quand vous leur accorderiez, Milord, votre protection, je ne pourrois, en votre faveur, me dispenser de les séparer pour quelque tems de la société.

Tout hommage, disent souvent les Déistes, est reçu, parce que Dieu qui nous juge sur nos intentions, n'exige pas que nous lui rendions un hommage digne de lui, mais tel que nous sommes capables de le rendre. Par
quelle

quelle raison s'acharnent-ils donc à décrier une religion qu'ils ne croient pas désagréable à Dieu & qui est utile à leurs concitoyens? S'ils ne peuvent dire le bien qu'ils se proposent, & si leur témérité est propre à porter le relâchement dans les mœurs & le trouble dans la société; les Loix ne sont-elles pas en droit de les réprimer?

Je vous l'avoue, Milord, n'est-ce pas une des plus grandes calamités de l'Europe, que cette licence avec laquelle on attaque ouvertement la religion qu'on y professe? Je ne suis point Théologien, mais quand cette religion seroit aussi fautive que toutes les autres, n'est-il pas vrai que dans la situation actuelle des choses, c'est presque la seule règle de morale qu'aient la plupart des hommes, & que si elle leur manque, ils ne connoîtront plus aucun frein? Que signifient donc toutes ces rapsodies impertinentes qu'on nous débite comme autant de leçons & de préceptes de philosophie? Puisque nous n'avons point de Déiste qui ne se compare modestement à Socrate, je voudrois au moins

que tous ces petits Messieurs fongeaissent à l'imiter. Ce sage, qui parloit de l'Être suprême avec toute la dignité & la grandeur où peut atteindre l'esprit humain, vivoit au milieu des superstitions les plus grossières. Le voyoit-on insulter à la religion publique ? Invitoit-il les Athéniens à fermer leur temples & à briser leurs autels ? Pensez-vous que ce fut par son conseil qu'Alcibiade mutila les statues de Mercure. Je crois bien qu'en raisonnant avec Platon ou quelqu'autre philosophe, il ne rejettoit pas une plaisanterie qui se présenteoit à lui, mais pour corriger le peuple de ses erreurs, il ne prit jamais le parti insensé de se déclarer l'ennemi de Jupiter ou de Minerve. Il ne déclamoit pas contre les Dieux d'Athènes, il se contentoit de montrer la vérité, en parlant de la sagesse & de tous les autres attributs de l'Être suprême. Avant que d'abandonner le culte de Saturne, de Jupiter, d'Apollon, &c. & de renoncer à toutes ces fables que l'imagination des poëtes avoit créées ; il vouloit que les Grecs commençassent à connoître & respecter le Dieu que l'univers doit

adorer. Pour tout dire en un mot, il aimoit, il chérissoit dans ses concitoyens le sentiment de piété qui les attachoit à leurs pratiques superstitieuses, & il espéroit d'en profiter pour leur faire embrasser, sans scandale, sans trouble, sans danger pour les mœurs, une religion plus raisonnable.

Quoiqu'il en soit, tout Dèiste qui veut détruire les rites d'une religion pour ramener les hommes à un culte intérieur & purement spirituel, doit être contenu comme un visionnaire & un illuminé dont la doctrine ne convient pas à la société. Je vous laisse le soin de porter la Loi que vous croirez la plus propre à le guérir ; mais songez qu'il vaut mieux lui faire prendre de l'ellébore que de la ciguë. La Loi doit infliger une peine à l'impie qui insulte publiquement la religion par des actions sacrilèges, & au Dèiste qui l'outrage & l'avilit par ses discours. Je crois que nous serons bienrôt d'accord sur la nature de ce châtiment ; car vous savez que je n'aime pas les Législateurs barbares, & une retraite de quelques mois dans une prison peut suffire. K ij